

DAVID BROOKS

LA DEUXIÈME MONTAGNE

Et si la réussite n'était pas là
où vous le pensiez ?

—
BEST-SELLER
INTERNATIONAL
—

A L I S I O

David Brooks, brillant éditorialiste du *New York Times*, jouissant d'une immense renommée internationale, semblait être à son zénith. Pourtant lorsque son mariage s'écroule après vingt-sept années de vie commune et deux enfants, ce sont aussi ses certitudes qui volent en éclats. Il remet brutalement en question son mode de vie hyperindividualiste où la productivité compte davantage que les relations.

L'expérience de cet échec lui permet de développer la théorie de l'existence des « deux montagnes ». La réalisation de soi est la première montagne, qu'il est nécessaire de gravir pour prendre part à la société et devenir indépendant. Elle cache cependant une deuxième montagne, dont l'ascension est beaucoup plus difficile, mais indispensable pour mener une existence plus accomplie, où l'interdépendance remplace l'individualisme.

Comment trouver et atteindre cette « deuxième montagne » ? Il suffit de suivre l'exemple de David Brooks, en mettant l'engagement au centre de nos préoccupations. À travers de nombreux exemples et portraits inspirants, il montre que le dévouement à une cause, une personne, un élément extérieur à soi est indispensable pour ne pas limiter nos vies à une simple suite d'expériences vécues et de bonheurs éphémères.

David Brooks est un célèbre éditorialiste du *New York Times*. Fin observateur du monde contemporain, il a inventé le concept du « bobo » (pour bourgeois-bohème). Reconnu pour son talent de vulgarisateur, il est l'auteur de nombreux best-sellers et il intervient régulièrement à la radio et à la télévision.

ISBN: 978-2-37935-096-2



24 €
Prix TTC
France

A L I S I O

Rayon : Essai

LA DEUXIÈME MONTAGNE

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur www.alisio.fr
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans participer à la construction du meilleur des futurs possible ?
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Titre original : *The Second Mountain*
Copyright © 2019 by David Brooks
Tous droits réservés.

Cette édition est publiée avec l'accord de Random House,
une marque et filiale de Penguin Random House LLC.

Traduit de l'anglais par Anatole Muchnik
et Abel Gerschenfeld

Suivi éditorial : Camille Dumat
Relecture : Audrey Peuportier
Maquette : Jennifer Simboiselle

© 2021 Alisio,
une marque des éditions Leduc
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris
ISBN : 978-2-37935-096-2

DAVID BROOKS

LA DEUXIÈME MONTAGNE

Et si la réussite n'était pas là
où vous le pensiez ?

ALISIO

*À Anne,
qui m'a apporté une joie sans bornes.*

INTRODUCTION

Il m'arrive de temps en temps de croiser des gens qui rayonnent de joie. On les dirait habités d'une lumière intérieure. Ils sont bienveillants, calmes, se délectent des petits plaisirs de la vie et manifestent de la gratitude pour les plaisirs plus grands. Ils ne sont pas parfaits pour autant. Il leur arrive de connaître l'épuisement et le stress. De commettre des erreurs de jugement. Mais ils vivent pour les autres, et non pour eux-mêmes. Ils ont contracté un engagement immuable envers leur famille, une cause, un groupe ou une foi. Ils savent ce qu'ils sont venus faire sur cette Terre et tirent une profonde satisfaction de l'activité qu'ils ont été appelés à exercer. La vie pour ceux-là n'est pas simple. Ils ont pris sur leurs épaules le fardeau d'autrui. Mais il émane d'eux une sérénité, une détermination entendue. Ils éprouvent de l'intérêt à votre endroit, vous donnent le sentiment d'être précieux et reconnu, et se réjouissent très fort de toutes les bonnes choses qui vous arrivent.

Lorsqu'on rencontre ces gens, on comprend que la joie n'est pas qu'une sensation, qu'elle peut être aussi une façon de voir. Nous vivons tous des moments

d'exaltation après une petite ou une grande victoire, mais ce n'est pas la même chose que la joie perpétuelle dont sont animés ceux qui n'ont pas l'obsession d'eux-mêmes, ceux qui se sont dévoués à quelqu'un ou quelque chose.

Il me semble souvent que le parcours de ces gens-là dessine deux montagnes. Après leurs études, ils se sont lancés dans une carrière ou ont fondé une famille et désigné la montagne qu'ils estimaient devoir gravir : je serai policier, médecin, entrepreneur, tout ce qu'on voudra. Sur la première montagne, nous sommes tous appelés à accomplir certaines missions de l'existence : on se crée une identité, on se sépare de ses parents, on cultive ses talents, on se fabrique un moi robuste et on fait son possible pour laisser une empreinte dans le monde. Pendant l'ascension de cette première montagne, nous réfléchissons beaucoup à la gestion de notre réputation. Nous tenons constamment les comptes. Où est-ce que j'en suis par rapport aux autres ? Quelle est ma position au classement ? À ce stade, nous dit le psychologue James Hollis, nous tendons à penser que nous sommes ce que le monde dit que nous sommes.

Les objectifs sur cette première montagne sont ceux que valide habituellement notre société – réussir, être bien vu, se faire inviter dans les bons cercles sociaux et éprouver un certain bonheur sur le plan personnel. Rien que de très normal : un chez-soi sympa, une famille sympa, des vacances sympas, de bons repas, de bons amis, etc.

C'est alors qu'il se produit quelque chose.

Arrivés au sommet de cette montagne, certains goûtent à la réussite et trouvent ça... insatisfaisant. « Ce n'était donc que ça ? » s'interrogent-ils, pressentant qu'un voyage plus significatif doit forcément encore les attendre.

D'autres sont précipités au bas de la première montagne par un échec. Quelque chose se produit dans leur travail, dans leur famille ou au sujet de leur réputation. La vie cesse soudain d'être une ascension régulière de la montagne de la réussite ; le chemin prend une autre forme, plus décevante.

Pour d'autres encore, le déraillement survient à la suite d'un événement inattendu : la mort d'un enfant, une frayeur à propos d'un cancer, le combat contre une addiction, quelque tragédie d'un genre ou d'un autre qui n'était pas au programme et qui change tout. Quelle qu'en soit la raison, ces gens-là ne sont plus sur la montagne mais en bas, dans la vallée de la confusion ou de la souffrance. Cela peut d'ailleurs survenir à tout âge, de 8 à 88 ans et au-delà. Il n'est jamais trop tôt ni trop tard pour se faire éjecter de sa première montagne.

Ces saisons de souffrance ont une façon très particulière de révéler le plus profond de nous-mêmes et de nous rappeler que nous ne sommes pas celui ou celle que nous croyons. Les habitants de la vallée ont éclaté, ils sont exposés à ciel ouvert. Il leur a été rappelé qu'ils ne se limitent pas à ce qu'ils affichaient d'eux-mêmes. Il y a en eux une couche qu'ils ont négligée, un substrat où logent leurs plus sombres meurtrissures et leurs plus puissants désirs.

Soumis à de telles épreuves, certains se recroquevillent. Ils deviennent plus craintifs, plus amers. Apeurés, ils restent à distance de leurs abîmes intérieurs. Leur univers devient plus étroit, plus solitaire. Nous connaissons tous des personnes âgées qui nourrissent d'éternels griefs. Elles n'obtiennent pas le respect qui leur est dû. Leur vie n'est que colère, suscitée par un tort qui leur a été causé jadis.

D'autres en revanche trouvent dans cette vallée de quoi se forger le caractère. La saison des souffrances

vient interrompre le flux superficiel de la vie quotidienne. Ils voient plus profond en eux-mêmes et s'aperçoivent que du substrat, jaillissant par tous leurs points sensibles, s'écoule une capacité fondamentale de sollicitude, un désir de dépasser son cas individuel pour se soucier de celui des autres. Et une fois qu'ils ont touché ce désir du doigt, ils sont prêts à devenir une personne à part entière. Les choses les plus familières leur apparaissent sous un jour nouveau. Ils sont enfin capables d'aimer leur prochain comme eux-mêmes, ce n'est plus un slogan, mais une réalité concrète. Leur vie est définie par la façon dont ils réagissent face à l'adversité.

Ces gens, rendus plus grands par la souffrance, traversent alors deux petites rébellions. D'abord, ils se révoltent contre leur idéal du moi. Quand ils étaient sur la première montagne, leur moi se faisait une certaine idée de ses aspirations – une certaine image d'importance, de plaisir et de réussite. Une fois dans la vallée, leur idéal du moi cesse totalement de les intéresser. Il peut évidemment arriver par la suite qu'ils éprouvent à nouveau leurs envies égoïstes et parfois qu'ils y succombent. Mais dans l'ensemble, ils comprennent que les désirs du moi n'assouviront jamais les vastes étendues qu'ils ont découvertes en eux-mêmes. Ils ont pris conscience, selon Henri Nouwen, qu'ils valent bien mieux que leur idéal du moi.

Ensuite, ils se révoltent contre la culture dominante. Ils ont passé leur vie à suivre des cours d'économie ou à baigner dans une culture pour laquelle la quête humaine est forcément intéressée – l'argent, le pouvoir, la notoriété. Et voilà soudain que les souhaits qu'on a émis pour eux ne leur font plus ni chaud ni froid. Ils voudraient désirer des choses qui méritent d'être désirées. Ils placent plus haut la barre de leurs souhaits.

Le monde leur dit d'être de bons consommateurs, mais ils veulent être consommés eux-mêmes – par une cause morale. Le monde leur dit de rechercher l'indépendance, mais c'est d'interdépendance dont ils ont soif – ils veulent se trouver enlacés dans un réseau de relations chaleureuses. Le monde leur dit de vouloir la liberté individuelle, mais ce qu'ils souhaitent, c'est de la proximité, de la responsabilité et de l'engagement. Le monde attend d'eux qu'ils grimpent l'échelle et se consacrent à réussir, mais ils ont envie d'être quelqu'un pour les autres. Les magazines sur le présentoir du marchand de journaux voudraient qu'ils se demandent : « Que faire pour être heureux ? » mais ce qu'ils entraperçoivent dépasse le bonheur individuel.

Ceux qui ressortent grandis des épreuves ont le courage de laisser mourir certaines parties d'eux-mêmes. Tout au fond de la vallée, leurs motivations ont changé. Ils étaient centrés sur eux-mêmes ; ils le sont à présent sur les autres.

À ce stade, ils se disent « Eh bien, tout compte fait, cette première montagne, ce n'était pas la mienne. Mais il en est une autre, plus grande, qui me correspond. La seconde montagne n'est pas l'opposé de la première. Il ne s'agit pas de renier la première pour la gravir. C'est le voyage d'après. C'est la période plus généreuse et plus satisfaisante de la vie.

Certains, lorsque ça leur arrive, changent radicalement de vie. Ils abandonnent leur cabinet d'avocat et partent s'installer au Tibet. Ils quittent leur métier de consultant et vont enseigner dans les quartiers difficiles. D'autres restent dans leur domaine, mais tout en se consacrant aussi à d'autres choses. L'une de mes amies a fondé dans la Vallée centrale de Californie une entreprise florissante. Elle la dirige encore, mais passe désormais l'essentiel de son temps à créer des écoles

maternelles et des centres de soins pour ses employés. Elle est sur sa seconde montagne.

D'autres encore, sans rien changer à leur emploi ou à leur vie de couple, sont transformés. Il n'est plus pour eux question de soi, mais d'une mission. Un directeur d'établissement scolaire trouvera de la joie à voir briller ses enseignants. Un cadre d'entreprise ne se considérera plus comme un supérieur hiérarchique, mais comme un mentor qui met toute son énergie à aider les autres à s'améliorer. L'organisation au sein de laquelle il travaille doit être dense, pas étiolée, on doit venir y trouver du sens, pas seulement un salaire.

Dans leur ouvrage *Practical Wisdom**, le psychologue Barry Schwartz et le politologue Kenneth Sharpe racontent le cas d'un dénommé Luke, agent de nettoyage au sein d'un hôpital où un jeune homme avait été admis à la suite d'une rixe. Le jeune homme était dans le coma et six mois plus tard, son père venait encore quotidiennement le veiller en silence. Un jour, Luke est venu nettoyer la chambre du jeune homme alors que le père était sorti fumer une cigarette. Plus tard, les deux hommes se sont croisés dans le couloir et le père a sèchement reproché à Luke de ne pas être venu faire la chambre de son fils.

Quand nous sommes sur la première montagne, nous considérons que notre emploi consiste à nettoyer des chambres et nous réagissons en conséquence : « Mais oui monsieur, bien sûr que je l'ai nettoyée, vous étiez sorti fumer. » Sur la seconde, nous considérons que notre emploi consiste à servir les patients et leur famille. À répondre à leurs besoins dans l'épreuve. Nous nous disons : « Cet homme a besoin de réconfort. Nettoyons à nouveau la chambre. »

* Barry Schwartz et Kenneth Sharpe, *Practical Wisdom*, New York, Riverhead, 2010-2011, 10.

Et c'est bien ce qu'a fait Luke. Ainsi qu'il le dirait lors d'un entretien : « Je l'ai fait pour qu'il me voie la nettoyer... Je me mets à sa place. Son fils était là depuis six mois. Il était un peu énervé, alors j'ai refait le travail. Mais je ne lui en ai pas voulu. Je le comprenais. »

Prenons aussi le cas d'Abraham Lincoln. Dans sa jeunesse, c'était un être affamé de gloire et de pouvoir, au point parfois de s'effrayer lui-même d'un tel appétit. Mais la préservation de l'Union était une sommation si impérieuse que toute considération de soi n'avait plus cours. Laissant sa réputation personnelle de côté, il s'est lancé à l'assaut de sa seconde montagne.

Un jour de novembre 1861, il se rendit avec William Seward, le secrétaire d'État, et John Hay, un aide de camp, au domicile du général George McClellan, avec l'espoir de le persuader d'intensifier la guerre contre les Confédérés. McClellan n'étant pas chez lui, Lincoln dit au majordome qu'ils attendraient au salon. Au bout d'une heure, McClellan arriva enfin et passa devant la pièce où attendait le président sans s'arrêter. Lincoln patienta encore trente minutes. Le majordome vint alors leur annoncer que McClellan s'était retiré pour la nuit et qu'il recevrait Lincoln une autre fois. Il jouait à de petits jeux de pouvoir.

Cela mit Hay hors de lui. Comment pouvait-on avoir l'audace de traiter ainsi le président des États-Unis ? Lincoln, lui, n'était pas plus perturbé que cela. « Mieux vaut, à cette heure, ne pas faire d'histoires à propos d'étiquette et de dignité personnelle », recommanda-t-il à Seward et Hay. Sa personne n'était pas en question. Sa fierté n'était pas en jeu. Il attendrait une éternité s'il le fallait pour trouver un général disposé à se battre pour l'Union. Lincoln était à présent un homme dévoué. Sa cause occupait le centre de son existence. Son aspiration ultime était extérieure, pas intérieure.

C'est un signe distinctif du fait qu'on se trouve sur la première montagne ou la seconde. Quelle est l'aspiration ultime ? S'agit-il de soi-même ou de quelque chose d'extérieur ?

Si sur la première montagne il est question de construction du moi et de définition du soi, la seconde est celle où l'on se dépense du moi et l'on se débarrasse du soi. Si sur la première montagne il s'agit d'acquisition, sur la seconde il s'agit de contribution. Si la première montagne est élitiste – on file vers les hauteurs – la seconde est égalitaire – on se pose parmi ceux qui sont dans le besoin et on les accompagne en se serrant le coude.

On ne gravit pas la seconde montagne comme la première. La première se conquiert. On repère le sommet et on trace sa voie dans cette direction. La seconde nous conquiert. On cède à une sorte de sommation, on fait l'impossible pour répondre à l'appel et résoudre le problème ou l'injustice qui nous apparaît. Sur la première montagne, on est volontiers ambitieux, stratégique et indépendant. Sur la seconde, on est plutôt dans la relation, dans l'intime et opiniâtre.

Je suis arrivé à un stade où je parviens à distinguer ceux qui se trouvent sur la première montagne et ceux qui se trouvent sur la seconde. Les premiers sont souvent enjoués, captivants, de bonne compagnie. Ils ont généralement un emploi qui en impose et peuvent vous emmener dans tout un tas de restaurants. Les seconds ne sont pas opposés aux plaisirs de ce monde. Ils se régalaient d'un bon verre de vin ou d'une plage agréable. (Il n'y a rien de pire que ces gens si spiritualisés qu'ils n'aiment pas le monde.) Mais ils ont dépassé ces plaisirs et sont en quête de joie morale, de ce sentiment d'avoir enfin fait coïncider leur vie avec quelque bien ultime. S'il faut choisir, ils choisiront la joie.

Leurs journées sont souvent épuisantes, parce qu'ils rendent service à d'autres et que ces demandes et ces exigences remplissent leur emploi du temps. Mais leur existence est d'une autre envergure, ils mobilisent des dimensions d'eux-mêmes plus profondes et endossent de plus lourdes responsabilités. Ils font leur ces propos de C. S. Lewis : « Je dois endosser la charge, le poids, ou le fardeau de la gloire de mon prochain, une charge si lourde que seule l'humilité pourrait la porter et que le dos des orgueilleux en serait forcément brisé*.

J'en suis venu à savoir distinguer aussi les entreprises et institutions de la première et de la seconde montagne. Certaines entreprises ou certaines universités ne laisseront pas vraiment d'empreinte sur nous. On en tire ce qu'on est venu y chercher, puis on s'en va. Les entreprises et organisations de la seconde montagne touchent les gens plus profondément, elles laissent en eux une marque indélébile. On ne s'y trompe jamais quand on croise un marine, un ancien de Morehouse College, un pianiste de chez Juilliard ou un chercheur de la NASA. Toutes ces institutions ont un objet collectif, un ensemble de rituels partagés, une histoire originelle commune. Elles favorisent des relations intenses et exigent une dévotion absolue. Elles ne se contentent pas de vous éduquer, elles vous transforment.

Le plan

Le premier objectif de ce livre est de vous montrer de quelle façon certains individus passent de la première montagne à la seconde, de donner un aperçu de cette existence d'un genre plus profond et plus joyeux, pas à pas et à grand renfort de détails concrets. Tout le

* C. S. Lewis, *The Weight of Glory*, New York, HarperOne, 1976, 10.

monde prétend qu'il est important de se mettre au service d'une cause qui nous transcende, mais personne ne dit jamais comment faire.

Le deuxième objectif est de vous montrer comment le passage de la première à la seconde montagne peut concerner aussi une société entière. En fin de compte, ce livre parle de renouveau, de choses jusqu'ici séparées, distantes, et qui trouvent une nouvelle plénitude. Notre société souffre d'une crise du lien, d'une crise de la solidarité. Nous vivons dans une culture de l'hyper-individualisme. Il existe une tension permanente entre soi et la société, entre l'individu et le groupe. Ces soixante dernières années, nous avons basculé trop loin dans le moi. Il n'y a pas d'autre issue que le rééquilibrage, l'avènement d'une culture qui nous oriente vers le lien, vers la communauté et l'engagement – tout ce à quoi nous aspirons le plus ardemment, mais que nous sabordons par notre mode de vie hyper-individualiste.

Dans la première partie, je m'étendrai sur ce que signifie cette vie aux deux montagnes. Nous grimperons la première, puis redescendrons dans la vallée, avant d'entamer l'ascension de la seconde. Je vous saurai gré de ne pas prendre cette métaphore trop à la lettre. Il va de soi qu'aucune formule ne saurait décrire le cheminement de toutes les vies. (Mon épouse, par exemple, semble avoir d'abord gravi la seconde montagne. Contrairement à la plupart d'entre nous, elle a grandi dans un milieu où l'on privilégiait l'implication morale, pas la réussite individuelle.) Je n'use de cette métaphore des deux montagnes que pour restituer sous forme narrative deux ethos moraux susceptibles de régir notre vie – une vie vécue pour soi et une vie vécue comme un don pour les autres. Je vais montrer en quoi ce premier mode, le plus commun dans notre culture, n'est pas satisfaisant. Je décrirai certaines des choses que

vivent ceux qui sont sur la voie d'une existence plus épanouie et révélerai les grandes vérités qu'ils découvrent. La plupart d'entre nous s'améliorent dans l'art de vivre, deviennent plus profonds et plus sages en chemin, et cet ouvrage entend saisir de quelle façon.

Dans la seconde moitié du livre, je m'intéresserai à la mentalité caractéristique de la seconde montagne. Les occupants de la première montagne mènent une vie de mobilité, de peu d'attaches. Ceux de la seconde sont profondément enracinés, profondément engagés. La vie sur la seconde montagne est une vie engagée. En décrivant les occupants de la seconde montagne, c'est en fait leur dévouement complet aux autres que je décris, et la ferveur, l'entièreté avec laquelle ils l'éprouvent. Ils ne se gardent pas d'autres options. Ils sont plantés. Ils ont pris un engagement fort envers l'une ou plusieurs des quatre choses suivantes :

- Une vocation.
- Un(e) époux(se) et une famille.
- Une philosophie ou une foi.
- Une communauté.

Un engagement, c'est promettre quelque chose sans attendre de récompense. Un engagement, c'est tomber amoureux d'une chose et savoir comment réagir dans les moments où l'amour s'essouffle. Dans cette seconde partie, je tâcherai de décrire ce qu'est la prise d'engagement : comment on est appelé par la vocation et comment on y consacre sa vie ; comment on fait le choix d'un(e) époux(se) et comment on s'épanouit dans le mariage ; comment on adopte une philosophie de la vie et comment on fait l'expérience de la foi ; comment on est saisi du désir de servir sa communauté et comment on travaille avec d'autres à son épanouissement. La réussite d'une vie dépend de l'aptitude à bien

choisir ces engagements parfois contradictoires et à les appliquer.

Certaines des personnes dont je ferai ici le portrait ont porté leur vie à un niveau très élevé. Soyons réalistes, ni vous ni moi n'atteindrons jamais un tel degré de sacrifice, ne serait-ce que parce que nous sommes des êtres ordinaires, plus autocentrés que nous ne voudrions jamais l'admettre. Que cela ne nous empêche pas de placer la barre assez haut. Que cela ne nous empêche pas de nous inspirer de ces personnes et de nous souvenir qu'il est possible de mener une vie faite d'engagements profonds. Si nous n'y arrivons pas, ce sera à cause de nos propres limites, pas d'un défaut de notre idéal.

Ce que j'ai appris

À bien y regarder, la distinction entre la première et la seconde montagne est assez similaire à celle que j'établissais dans mon précédent ouvrage, *The Road to Character*, entre les caractéristiques du CV et celles de l'oraison funèbre. Et je dois à présent avouer que si j'écris ce livre, c'est en partie pour pallier les limites du précédent. Les individus dont je décrivais alors la trajectoire avaient beaucoup à nous apprendre, mais un livre s'écrit à un instant précis. Les années écoulées depuis la parution de ce livre ont été le plus tumultueuses de ma vie. Parfois douloureuses, parfois joyeuses, elles ont eu pour moi l'effet d'un stage accéléré sur l'art et les pièges de l'existence. Elles m'ont fait beaucoup avancer sur la voie de la compréhension.

Au moment où j'écrivais *The Road to Character*, j'étais encore reclus dans la prison de l'individualisme. Je pensais que la vie ne va jamais mieux que lorsqu'on la vit individuellement, quand on saisit le gouvernail et

qu'on pilote sa propre barque. Je croyais encore que c'est essentiellement par soi-même qu'on se forge un caractère. On repère notre grand péché central puis, puisant dans toute la force de notre volonté, on s'améliore sur nos principaux points faibles.

J'ai cessé de croire que la tâche consistant à se forger un caractère est essentiellement individuelle, ou qu'elle s'effectue au cas par cas. J'ai cessé de croire qu'on se forge le caractère comme on va à la salle de gym : ce serait à force d'exercice qu'on développerait sa franchise, son courage, son intégrité et sa ténacité. Je pense aujourd'hui que le caractère est un sous-produit du don de soi. On aime les choses qui méritent d'être aimées. On se dévoue à une communauté ou une cause, on fait des promesses à autrui, on tisse un dense entrelacs d'amour, on se perd dans l'acte quotidien du service aux autres, qui de leur côté se perdent dans celui du service à nous. Il est bon d'avoir du caractère, et la voie qui y conduit est riche d'enseignements. Mais il est une chose qu'il est préférable de posséder – la joie morale. Et celle-là apparaît à mesure qu'on approche de l'incarnation de l'amour idéal.

En outre, j'ai cessé de croire que les structures culturelles et morales de notre société sont saines et qu'il s'agit seulement de se bonifier individuellement. Les événements que j'ai vécus ces dernières années sur le plan personnel, national et historique m'ont radicalisé.

Je crois désormais que notre individualisme effréné est une catastrophe. L'importance du soi – la réussite individuelle, l'épanouissement personnel, la liberté individuelle, la réalisation de soi – c'est une catastrophe. Je crois désormais que pour mener une bonne vie, une transformation bien plus vaste est nécessaire. Travailler sur ses propres faiblesses ne suffit plus. C'est le paradigme culturel tout entier qui doit basculer, passer de

l'esprit hyper-individualiste à l'esprit relationnel de la seconde montagne.

Ce qu'on fait ici

Si j'ai écrit ce livre, c'est en partie pour me rappeler le type de vie que je veux vivre. Nous, écrivains, réfléchissons à notre propre existence sous le regard du public, même quand nous faisons semblant d'écrire à propos d'autrui. En d'autres termes, on s'efforce d'enseigner ce qu'on aurait surtout besoin d'apprendre soi-même. J'ai eu sur ma première montagne une chance folle. J'ai bien mieux réussi professionnellement que je ne l'aurais jamais espéré. Mais cette ascension a fait de moi une personne d'un certain type : détachée, invulnérable et peu communicative, du moins dans ma vie privée. J'ai esquivé toutes responsabilités relationnelles. Mon épouse et moi sommes convenus de ne pas évoquer publiquement notre mariage ni notre divorce. Mais quand je contemple mes erreurs, mes manquements et mes péchés, ce sont généralement des manquements par omission, par défaut de présence auprès de ceux dont j'aurais dû être proche. Ce sont des péchés de retrait : l'évasion, le stakhanovisme, l'évitement du conflit, le manque d'empathie et le fait de ne pas dire les choses ouvertement. J'ai deux vieux et très chers amis qui vivent à 400 kilomètres de chez moi, par exemple, et il a fallu qu'ils fassent preuve d'une indulgence et d'une capacité de pardon immenses pour toutes les fois où j'ai été trop occupé, trop désordonné, trop distant alors qu'ils étaient dans le besoin ou simplement disponibles. Je contemple ces liens d'amitié avec un mélange de gratitude et de honte, et ce schéma – ne pas me trouver auprès de ce que j'aime parce que le temps compte plus

que les gens, la productivité plus que les relations – est un motif récurrent dans ma vie.

Le salaire du péché est le péché. Mes fautes s'accumulant, elles ont fini par me retomber dessus en 2013. Cette année-là, la vie m'a renvoyé dans la vallée. Les réalités qui définissaient jusqu'alors mon existence se sont délitées. Mon mariage a pris fin après vingt-sept ans et, dans la foulée de cet engagement trahi, j'ai emménagé dans un nouvel appartement. Mes enfants entraient dans l'âge adulte, ils avaient quitté la maison pour l'université ou s'apprêtaient à le faire. Je continuais à les voir à l'occasion d'un dîner ou d'une sortie, mais ce qui me manquait, c'étaient les quinze secondes quotidiennes où nous nous croisions dans le couloir ou dans la cuisine, à la maison. J'avais passé ma vie d'adulte au sein du mouvement conservateur, mais mon conservatisme avait soudain cessé d'être le conservatisme dominant, si bien que je me suis aussi trouvé largué sur le plan intellectuel et politique. Ma vie sociale dépendait de ces cercles conservateurs et ces liens aussi sont partis à vau-l'eau. J'ai pris conscience que grand nombre de mes amitiés n'étaient finalement pas très profondes. On ne me faisait que peu de confidences, parce que je n'émettais pas vraiment les ondes qui donnent envie de s'ouvrir. J'étais trop occupé, déjà sur le départ.

J'étais désancré, solitaire, humilié, éparpillé. Je me souviens d'avoir traversé cette période dans une sorte d'ivresse permanente – toutes mes émotions étaient à ciel ouvert, mes playlists ne contenaient que des complaintes amoureuses irlandaises de Sinéad O'Connor et Snow Patrol. Je me ruais sur mes amis avec une avidité dont je rougis quand j'y repense aujourd'hui, ce que j'évite de faire. J'étais détaché, je me demandais ce que serait le reste de ma vie, confronté aux problèmes d'un

jeune de 22 ans, mais dans l'esprit d'un bonhomme de 52 ans.

Ayant ainsi manqué à mes engagements, j'ai passé les cinq années suivantes à méditer et à lire tout ce qui me tombait sous la main sur les façons de s'engager, de donner du sens à sa vie après que la réussite matérielle y a échoué. Ce livre est le fruit de ces recherches-là. L'écrire a été une tentative de me reprendre en main, dans le droit fil de mes efforts éternels pour tracer de ma plume mon chemin vers une vie meilleure. « Un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous », a écrit Kafka. Il doit nous réveiller et nous marteler le crâne. L'écriture de ce livre a eu pour moi cette fonction.

Je l'ai aussi écrit, du moins je l'espère, pour vous. Concernant le rôle de l'écrivain, j'aime faire mienne une observation de D. T. Niles : Nous sommes comme des mendiants qui cherchons à indiquer aux autres mendiants l'endroit où nous avons trouvé du pain. Quelques pages de ce livre vous auront suffi à constater que je cite beaucoup de gens plus sages que moi. Et quand je dis beaucoup, je pèse mes mots. Je n'ai aucun scrupule à cela. Il m'est souvent venu à l'esprit en écrivant ces lignes que je n'étais peut-être pas un véritable écrivain. Je suis un professeur, un intermédiaire. Je prends la matière du savoir d'autrui et je la transmets.

Enfin, je l'écris pour réagir au moment historique que nous vivons. Voilà six décennies que la préoccupation centrale de notre culture est le soi – on le façonne, on s'y investit, on l'exprime. Le capitalisme, la méritocratie et les sciences sociales modernes ont normalisé l'égoïsme, ils ont produit l'illusion que l'être humain n'est jamais motivé que par ce qui sert son intérêt propre – la soif d'argent, de statut social et d'influence. Ils ont insidieusement diffusé le message selon lequel le don, la sollicitude et l'amour ne sont que la cerise décorative sur le gâteau social.

Lorsqu'une société entière est édiflée autour du souci de soi, ses membres se séparent, se divisent, s'éloignent. Et c'est bien là ce qui nous est arrivé. Nous sommes descendus dans la vallée. Le pourrissement manifeste de notre vie politique est dû à un pourrissement de nos fondements moraux et culturels – dans les rapports que nous entretenons entre nous, dans notre façon de nous estimer séparables les uns des autres, dans les valeurs individualistes qui sont désormais l'eau dans laquelle nous baignons. La culture de la première montagne s'est avérée insuffisante – elle le sera toujours.

Notre société est devenue une véritable conspiration contre la joie. Elle appuie trop sur la partie individuante de notre conscience – la raison – et pas assez sur ses parties liantes – le cœur et l'âme. Les cas de maladie mentale, les suicides et la défiance montent en flèche. Nous sommes devenus trop cognitifs quand il faudrait être plus émotionnels ; trop utilitaristes quand il faudrait un regard moral ; trop individualistes quand il faudrait être collectifs.

Il nous faut donc, en tant que peuple et société, trouver notre seconde montagne. Cela ne requiert pas nécessairement le rejet des succès rencontrés sur la première – l'emploi sympa, la maison sympa, les plaisirs d'une existence confortable. Au quotidien, nous avons tous besoin d'une petite satisfaction personnelle. En revanche, il faut que se produise un basculement – un basculement de nos valeurs et de notre philosophie, une renégociation des structures du pouvoir dans notre société. Nous allons devoir passer d'un mode de pensée à un autre. Trouver un ethos qui place l'engagement au cœur des choses.

La bonne nouvelle, c'est que la communauté vous rend au centuple ce que vous lui donnez. Si j'ai appris quelque chose au cours de ces cinq dernières années,

c'est que le monde est plus enchanté, plus étrange, plus mystique et interconnecté que tout ce que nous pouvons imaginer quand nous sommes sur la première montagne.

Le plus souvent, on vise trop bas. On revêt un costume trop petit pour nous. On passe ses journées à s'agiter pour une petite dose d'approbation ou une petite victoire professionnelle. Mais il existe un mode de vie joyeux qui, par rapport au nôtre, n'est pas juste un peu mieux : il constitue un progrès d'un ordre quantique. Aujourd'hui, nous sommes en train de jouer des coudes pour obtenir une place près de la lampe à bronzer. Quand on se redresse et quand on change sa façon de vivre, c'est au vrai soleil qu'on peut se doré.

À chaque fois que je rencontre quelqu'un qui mène une vie profondément engagée, ce constat me sidère : la joie existe.

La joie

Avant de me lancer dans la description de la traversée menant d'une montagne à l'autre, permettez-moi de m'attarder un peu sur ce dernier point – la joie existe. Le débat public est assez vague quant à la définition de ce qu'est une bonne vie. On dit souvent qu'une bonne vie est une vie heureuse. Nous vivons, comme le dit la Déclaration d'indépendance, le texte fondateur des États-Unis, « à la recherche du bonheur ».

Toutes les formes du bonheur procurent du bien-être, de l'euphorie, de l'exaltation. Mais « bonheur » peut signifier une foule de choses. Il convient donc d'opérer la distinction entre le bonheur et la joie.

Où réside la différence ? Le bonheur implique une victoire du moi, une expansion du moi. Le bonheur

vient à mesure qu'on approche de ses objectifs, quand on a le vent dans le dos. On reçoit une promotion importante. On décroche son diplôme. L'équipe dont on est supporteur gagne la Coupe du monde. On fait un délicieux repas. Le bonheur est souvent associé à une réussite, à une nouvelle aptitude ou à l'exaltation d'un plaisir sensuel.

La joie suppose une certaine transcendance de soi. Comme quand la barrière cutanée qui nous sépare d'une personne ou d'une entité s'évapore et qu'on se sent en fusion. La joie se manifeste quand une mère et son bébé se regardent avec adoration ; quand un randonneur, saisi par la beauté de la forêt, se sent communier avec la nature ; quand une bande de copains danse à l'unisson. La joie suppose souvent l'oubli de soi. Le bonheur est ce qu'on recherche sur la première montagne, la joie est un sous-produit de la vie sur la seconde.

Nous pouvons contribuer à fabriquer du bonheur, mais la joie s'empare de nous. Le bonheur nous procure du plaisir, la joie nous transforme. L'expérience de la joie laisse souvent la sensation d'avoir entrevu un niveau plus profond, plus authentique, du réel. Un être narcissique peut connaître le bonheur, mais il ne connaîtra jamais la joie, car l'abandon de soi est précisément ce dont le narcissisme rend incapable. La joie, pour le narcissique, est parfaitement inconcevable. C'est l'un des problèmes que connaissent ceux qui restent coincés sur la première montagne : ils ne voient même pas ce que peut offrir la seconde.

Disons plus laconiquement que le bonheur, c'est bien, mais la joie, c'est mieux. De même que la seconde montagne est une deuxième phase de la vie, plus aboutie et plus riche que la première, de même la joie est un état plus abouti, plus riche, au-delà du bonheur. Autant le